

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



DOSSIER DE PRESSE

LIA RODRIGUES

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13



LIA RODRIGUES

Fúria

Chorégraphie, **Lia Rodrigues**

Avec Leonardo Nunes, Felipe Vian, Clara Cavalcanti, Carolina Repetto, Valentina Fittipaldi, Andrey Silva, Karoll Silva, Larissa Lima, Ricardo Xavier

Dramaturgie, Silvia Soter

Création lumières, Nicolas Boudier

Collaboration Artistique et images, Sammi Landweer

Assistante Chorégraphe, Amalia Lima

Production Chaillot – Théâtre national de la Danse (Paris)

Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre de son programme New Settings

Coproduction Lia Rodrigues Companhia de Danças ; MA Scène nationale – Pays de Montbéliard ; Künstlerhaus Mousonturm Frankfurt am Main dans le cadre du Festival FRANKFURTER POSITIONEN 2019 ; Le CENTQUATRE-PARIS ; Festival d'Automne à Paris

Coréalisation Chaillot – Théâtre national de la Danse (Paris) ; Festival d'Automne à Paris pour les représentations à Chaillot – Théâtre national de la Danse (Paris)

Coréalisation Le CENTQUATRE-PARIS ; Festival d'Automne à Paris pour les représentations au CENTQUATRE-PARIS

Avec le soutien de l'Adami

Lia Rodrigues est artiste associée à Chaillot – Théâtre national de la Danse (Paris) et au CENTQUATRE-PARIS.

Spectacle créé le 30 novembre 2018 à Chaillot – Théâtre national de la Danse (Paris) avec le Festival d'Automne à Paris

Dans la continuité de sa précédente pièce, *Para que o céu nao caia* (Pour que le ciel ne tombe pas), Lia Rodrigues remet au travail les paradoxes de l'altérité pour les incuber au sein d'un groupe de dix danseurs. Multitude sauvage ou somme d'individus, ce collectif en mutation invente et traverse des mondes parcourus d'images fulgurantes.

Pour la chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues, le groupe est une entité à part entière : une matière malléable capable de traverser différents états, au même titre qu'un élément liquide ou solide. Au fil de pièces comme sa trilogie brésilienne – *Pororoca*, *Piracema* et *Pindorama* –, elle façonne des expériences à la frontière du rite, de la danse, de la performance et de l'installation plastique. Rejoignant le travail d'artistes comme Lygia Clark, la substance collective qu'elle modèle dépasse le simple cadre formel pour toucher à la réinvention d'un corps social renouant avec ses énergies primitives. Après *Para que o céu nao caia*, elle repose les conditions d'une extase matérielle, allant creuser dans des zones profondément enfouies de la psyché humaine. Qu'est-ce qu'avoir un corps ? Une bouche pour parler, crier, des membres pour saisir, frapper, agripper un autre corps ? En suivant leur « *radar délicat* » – selon les mots de l'auteure brésilienne Clarice Lispector –, un groupe de dix danseurs part à l'aventure, transformant la scène en territoire fragile et fluctuant. Tantôt meute, organisme autonome ou somme d'individus livrés à la solitude de leur chair, ils cherchent à créer des mondes : à faire de la scène un univers traversé de paradoxes, soulevé par des images qui déchirent le voile de la réalité familière.

CHAILLOT – THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE

Vendredi 30 novembre au vendredi 7 décembre

Mardi, mercredi, jeudi et vendredi 19h45, samedi 15h30

Relâche dimanche et lundi

13€ à 37€ / Abonnement 12€ à 25€

LE CENTQUATRE-PARIS

Mercredi 12 au samedi 15 décembre 20h30

20€ et 25€ / Abonnement 15€

Durée estimée : 1h

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Chaillot - Théâtre National de la Danse

Catherine Papeguay

01 53 65 31 22 | c.papeguay@theatre-chaillot.fr

Le CENTQUATRE-PARIS

Céline Rostagno, assistée de Fiona Delfony

c.rostagno@104.fr | 01 53 35 50 94

ENTRETIEN

Lia Rodrigues

Après Pindorama et Pour que le ciel ne tombe pas, deux pièces à la frontière entre l'installation, la performance et la chorégraphie, quelles sont les idées, les images qui ont participé à l'élaboration de cette nouvelle création ?

Lia Rodrigues : Il est assez difficile pour moi de parler des idées à ce stade de la création – tout est encore en plein bouillonnement. Peut-être que ce dont je vais parler maintenant sera complètement différent dans trois semaines. Comme souvent, je ne travaille pas sur un thème précis. Du coup, je ne voudrais pas fixer des images ou des significations, et ainsi créer de fausses attentes alors que tout est encore en train d'émerger. Je travaille beaucoup à partir d'images, de matériaux qui apparaissent, qui disparaissent, qui se mélangent, qui se recouvrent.

Votre manière de travailler consiste le plus souvent à vous laisser guider par ces images, et par ce que chaque danseur apporte au sein de la création, au fil d'improvisations collectives... Il s'agit du coup d'un processus de maturation assez long...

Lia Rodrigues : Oui, la dernière création, *Pour que le ciel ne tombe pas*, a eu lieu il y a deux ans déjà. Pendant cette période de deux ans, j'ai fait une récréation de *Pororoca* ici à Maré, avec les élèves de l'école libre de danse. J'ai donné beaucoup de cours, d'ateliers. Ces cours, ces ateliers, ces rencontres sont très importantes pour moi, elles mettent en route le processus de création dans ma tête : j'emmagasine des images, des états. J'essaie de nouvelles choses. Le fait d'enseigner, de faire des expériences avec des groupes différents, dans des pays différents, dans des contextes politiques et culturels différents fait partie de ma démarche : ça m'aide à me déplacer, et à penser les créations autrement. La vie de l'école, de la compagnie, les projets de création et les projets pédagogiques sont intimement liés. Par exemple, quatre nouveaux danseurs de la compagnie sont issus de l'école de Maré.

En ce sens, on peut dire que vous essayez de mettre en place une forme d'écologie générale de la création, prenant en compte les questions économiques et sociales afin d'inventer de nouvelles manières de créer dans le contexte brésilien ?

Lia Rodrigues : Oui, nous avons justement discuté de cela ensemble, de la manière de créer de manière plus écologique, en faisant du recyclage ! Nous revisitons les autres pièces que j'ai créées, nous retraversons des situations, des enjeux, des questions, des images ; des situations issues de *Pororoca* et *Piracema*, mais aussi de pièces plus anciennes. Par contre, nous allons travailler dans la frontalité, contrairement à *Pindorama* ou *Pour que le ciel ne tombe pas*, qui avaient lieu dans un espace ouvert. La question que pose la frontalité touche aux frontières : quelles sont les frontières que nous voulons garder, et à quels endroits ? Comment traiter la question du nomadisme en travaillant à l'intérieur de ce cadre ? Comment travailler des états nomades qui se déploient dans l'espace, qui dérivent dans toutes les directions ? La situation au Brésil actuellement est très compliquée. Il devient de plus en plus difficile de travailler dans un pays qui est dans un tel état de délabrement démocratique, dans la précarité complète, dans l'insécurité... Nous avons l'impression que tout bouge en permanence, comme si nous étions au bord du gouffre. Nous ne savons pas de quoi demain sera fait. Il y a eu un coup d'état institutionnel, suivi de

l'emprisonnement politique de Lula. Il n'y a plus d'argent pour la culture. Du coup, repenser l'écologie d'un projet artistique est presque une question de survie. Pour cette création, je travaille uniquement avec l'argent de l'Europe, il n'y a pas un sou du Brésil. Du coup, il est indispensable de se demander comment est-ce qu'on crée ; et pourquoi est-ce qu'on crée dans une situation comme celle-là ? Peut-être que c'est la seule chose qu'il reste à faire... Et pour ma part, c'est la seule chose que je sais faire. Il faut résister, chacun à sa manière. C'est pour cette raison que nous avons décidé de travailler dans cette forme d'écologie, en dévorant, en ingurgitant les traces de ce que nous avons déjà fait. Actuellement, nous travaillons beaucoup à partir d'images d'actualité, venant du Brésil, et du monde. Nous avons constitué une collection d'images, dans laquelle nous essayons de nous plonger, pour voir ce qui en ressort.

Pour voir de quelle manière la situation infuse, vient toucher les corps ?

Lia Rodrigues : Oui, la situation impacte les corps et la façon dont on organise nos idées. La précarité et l'instabilité de la situation se retrouvent dans le travail. Et puis d'autres configurations apparaissent également : par exemple, comment évoquer la banalisation des préjugés racistes, de la misogynie, du viol, de la corruption dans la société brésilienne. Comment la danse peut-elle prendre tout ça à bras le corps ? Comment répondre à cette violence ? Comment pouvons-nous essayer de répondre à des questions qui n'ont pas vraiment de réponse ? Comment répondre esthétiquement, par la danse ? Est-ce seulement possible ? Nous sommes traversés par les paradoxes de notre situation : nous allons danser en Europe dans d'excellentes conditions, et en même temps, ici, au Brésil, c'est la misère... Alors on cherche ces images, ces situations chorégraphiques – espace, images, couleurs, textures, environnement. C'est le moment où tout ça est lancé dans une grande marmite, avec laquelle nous faisons notre cuisine. C'est une sorte de moment anthropophage : c'est très brésilien, cette manière de dévorer les choses.

Du coup, vous vous appuyez sur les individus, leurs images, leurs constructions culturelles pour rendre compte des différents aspects de la société brésilienne ?

Lia Rodrigues : Oui, on peut voir d'où ces gens viennent, et comprendre comment ils se retrouvent ensemble – ne serait-ce que par leur couleur de peau. C'était déjà le cas dans *Pororoca* : comment la singularité de chacun joue dans la constitution d'un groupe hétérogène, mais qui s'articule. Quand j'imagine des mondes pour la scène, j'essaie d'imaginer un monde possible où toutes ces singularités puissent s'exprimer. Je ne sais pas encore à quoi la création va ressembler, mais elle va porter quelque chose de cette utopie : essayer d'imaginer les mondes dans lesquels nous aimerions vivre. Comme si nous essayions de créer un monde porté par une utopie très pragmatique.

Une utopie spatiale, une utopie des corps...

Lia Rodrigues : Oui, et des idées ! Partager, échanger des idées. L'important est de réussir à créer une petite communauté au sein de laquelle les idées circulent... À chaque création, une petite communauté s'invente. Je ne sais pas quelle en sera la

finalité encore, mais au niveau de la construction, c'est d'abord cela que j'essaie de mettre en place : la création de cette micro-société. Dans la situation du Brésil, rien n'est certain, mais cela veut dire aussi que tout est possible. C'est quelque chose qui est présent dans la création : rien n'est certain, et tout est possible. On peut sombrer, tout peut s'effondrer, mais il faut trouver le moyen de résister, de rester présents coûte que coûte. La favela nous apprend beaucoup là-dessus. Sur la manière de continuer à vivre et à inventer. Les gens qui habitent là-bas ont appris comment se réinventer chaque jour. À dire *oui*, alors que la vie ne cesse de leur dire non. Il y a une extraordinaire production de pensée à la marge : des manières de développer des projets, des modes de survie, des façons de construire et d'habiter. Je pense que la solution ne peut venir que de là-bas, de la périphérie. Quand je dis « la périphérie », ce n'est pas seulement au Brésil, mais toutes les périphéries : elles ont beaucoup à nous enseigner, à nous qui sommes au centre. Une part importante du travail consiste à inventer et à traverser une multiplicité d'identités ; des façons de bouger, des modes d'appropriation des signes, des travestissements, des symboles. Nous travaillons avec des formes flottantes et mobiles. C'est une sorte de laboratoire – comme la favela. La pièce sera un état de ce laboratoire.

Est-ce qu'il y aura un important travail sur les matières, comme dans Pindorama ?

Lia Rodrigues : Oui, il y a beaucoup de matières dans la marmite. J'emmène toujours beaucoup de matières sur le plateau, il y a de tout : tout est présent pour ouvrir le champ des possibles. Cela participe de ce grand mouvement de recyclage. À partir de tout cela, des personnages sont en train de s'inventer. Avec ces matériaux, on peut créer ce que l'on veut – un roi, une reine, un enfant... Je voulais qu'il y ait le plus d'éléments possibles dans la marmite. Et actuellement, nous essayons de faire cuire. Nous sommes dans le moment de la cuisson.

La voix a également une place importante dans votre travail – la voix dans tous ses états. Est-ce qu'elle sera présente dans cette création ?

Lia Rodrigues : Oui, il y a des cris, des chants, des mots – sang, blessure, squelette... - pas seulement des mots porteurs de violence cela dit, mais aussi de beauté. Je regarde la ville, Rio, et c'est une ville très belle, et en même temps terrible. Tout cela m'alimente. Je me sens plutôt pessimiste, tout en organisant un cadre utopique – en essayant de laisser vivre une certaine utopie. Sinon, à quoi bon ? Ce qui me donne la force de continuer dans cette voie de l'utopie c'est de voir tout ce qui se développe autour de moi – surtout dans les projets à Maré.

Dans le dossier, vous citez l'auteure brésilienne Clarice Lispector. De quelle manière la littérature nourrit-elle votre imaginaire ?

Lia Rodrigues : Comme pour le reste, beaucoup de sources hétérogènes participent au processus de création. Je ne voudrais pas que les spectateurs se disent que la pièce porte sur telle ou telle œuvre, et que cela ferme l'interprétation. Dans le cas de Clarice Lispector, j'aime beaucoup me replonger dans son œuvre avant de me mettre au travail, pour me mettre dans un

état de création. J'ai repris sa phrase sur la manière de construire des mondes que j'aime beaucoup : « Si nous sommes le monde, nous sommes mis en mouvement par un radar délicat qui nous guide ». Le monde que nous essayons de construire ensemble dans cette pièce est rempli des questions qui nous hantent au Brésil.

Par ailleurs, le travail de la compagnie implique de consacrer énormément de temps aux aspects pratiques – le montage des créations, le fonctionnement de l'école, comme par exemple le projet sur *May B* de Maguy Marin. Cette reprise a été un moment merveilleux, et toutes ces expériences nourrissent le travail. Mais la littérature, les livres sont pour moi un endroit de production d'idées un peu en dehors des aspects pragmatiques. C'est un abri.

Depuis quelques temps, j'ai décidé de lire davantage de livres écrits par des auteurs noirs brésiliens, tout particulièrement des femmes – comme Conceição Evaristo. Elle a fait une exposition dans notre espace à Maré. Ses livres m'ont beaucoup marquée. L'importance du texte rejoint pour moi l'endroit de la parole : qui peut parler, qui a le droit de parler ? Pourquoi certaines voix ne sont-elles pas entendues, et comment les donner à entendre ? Tout ça est en jeu dans notre processus de travail. C'est présent dans nos improvisations, dans nos conversations, cela resurgit au travers des images que nous partageons, des livres, des poèmes que nous échangeons. Et j'espère que la pièce portera quelque chose de cet intense bouillonnement d'idées, d'images et d'identités.

Propos recueillis par Gilles Amalvi

BIOGRAPHIE

Née au Brésil, **Lia Rodrigues**, suit une formation de ballet classique à São Paulo, avant de fonder en 1977 le Grupo Andança. Entre 1980 et 1982, elle s'installe en France et intègre la Compagnie Maguy Marin. De retour au Brésil, à Rio de Janeiro, elle fonde sa compagnie, la Lia Rodrigues Companhia de Danças. Ses chorégraphies reçoivent alors de nombreux prix tant au Brésil qu'à l'étranger. Parallèlement à son travail de mise en scène et de production de spectacles, Lia Rodrigues crée en 1992 le Festival annuel de Danse contemporaine Panorama Rioarte de Dança qu'elle dirige jusqu'en 2005.

Depuis 2004, faisant suite à l'invitation de Silvia Soter, dramaturge de la compagnie, Lia Rodrigues développe des actions artistiques et pédagogiques dans la Favela de Maré à Rio de Janeiro. De ce partenariat, sont nés en 2009 le Centre des Arts de la Maré et en 2012 l'École Libre de Danse de Maré.

Outre les pièces citées ci-dessous, elle crée également en France l'une des *Fables à La Fontaine* (2005), et *Hymen*, en collaboration avec Gérard Fromanger et Didier Deschamps, pour le Ballet de Lorraine (2007). Alors que La Ferme du Buisson lui offre une Carte blanche en avril 2010, Lia Rodrigues dirige également des workshops et ateliers, notamment au Mac Val et au Centre Chorégraphique National Ballet de Lorraine de Nancy. Sa pièce *Pororoca*, présentée en 2009 au Festival d'Automne à Paris, est en tournée mondiale durant toute l'année 2010.

Elle reçoit du gouvernement français la médaille de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres, le Prix de la Fondation Prince Claus des Pays-Bas (2014) et le Prix Chorégraphie de la SACD (2016).

Parmi ses créations depuis 2000 : *Ce dont nous sommes fait* (2000), *Dois e um dois/Sesc Rj et Buscou-Se Portanto falar a partir dele e não sobre ele* (2001), *Incarnat* (2005), *Chantiers poétiques* (2008), *Pororoca* (2009), *Piracema* (2011) et *Pindorama* (2013) et *Para que o céu não caia* (2016).

liarodrigues.com

Lia Rodrigues au Festival d'Automne à Paris :

- 2005 *Incarnat* (La Ferme du Buisson)
- 2009 *Pororoca* (Théâtre des Abbesses)
- 2011 *Piracema* (Le CENTQUATRE - Paris)
- 2013 *Pindorama* (Théâtre de la Cité internationale, CENTQUATRE-PARIS, Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, L'Apostrophe, scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise)
- 2016 *Pour que le ciel ne tombe pas* (CENTQUATRE-PARIS)



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com